

# Les noms nus inanimés attributs. Essai de classification syntaxique et sémantique

PETER LAUWERS

K.U. Leuven – F.W.O. – Vlanderen

(Received August 2005; revised June 2006)

## ABSTRACT

Dans cette contribution, nous proposons une analyse des noms attributs inanimés dépourvus de déterminant. Partant d'une typologie globale des emplois attestés dans Frantext, nous nous concentrerons surtout sur les emplois nominaux 'productifs', c'est-à-dire les emplois nominaux qui ne sont ni figés (*X est fonction de*), ni liés à une série d'items lexicaux particuliers (*X est affaire/question...de*). Il s'avère que les emplois nominaux se situent entre deux pôles sémantiques, qui correspondent à deux profils syntaxiques: un pôle [+ catégorisation] (*Bruxelles est capitale de l'Europe*) et un pôle [+ association conceptuelle] (*Dieu est amour; un visage qui fut révélation*). Le premier pôle se trouve dans le prolongement de la construction prédicative des noms humains (*Pierre est médecin*) et constitue l'interprétation par défaut. Les emplois se rattachant au second pôle se fondent sur un calcul inférentiel.

## I INTRODUCTION

Nombreux sont les auteurs<sup>1</sup> qui se sont penchés sur la syntaxe et la sémantique des noms attributs humains désignant des métiers, ou, de manière plus générale, un quelconque 'statut':

(1) Mon fils est professeur/handicapé mental.

À vrai dire, il semble que la question de la présumée 'adjectivité' du nom nu ait détourné un peu l'attention des noms inanimés,<sup>2</sup> qui se prêtent pourtant à la même construction:

(2) Bruxelles est capitale de l'Europe.

Les quelques rares auteurs (Noailly, 1988, 1991; Van Peteghem, 1993; Valli, 2003, à paraître)<sup>3</sup> qui s'y sont attardés,<sup>4</sup> n'ont pas encore cherché à faire le tour de la question, ni, surtout, essayé d'établir une classification syntaxique et sémantique détaillée des cas attestés.

<sup>1</sup> Pour un aperçu, voir par exemple Goes (1999: 169).

<sup>2</sup> Kupferman (1991: 60) tire même argument du caractère [+ humain] des noms nus attributs pour prouver le caractère toujours nominal du nom nu attribut.

<sup>3</sup> Curat (1999), en revanche, n'en parle pas.

<sup>4</sup> Le phénomène ne se limite pas au français, comme le montrent Haeseryn *et al.* (1997: 207).

C'est pourquoi, nous voudrions, dans un premier temps, brosser un panorama (2.) des différents emplois prédicatifs du nom inanimé nu à partir d'une étude de corpus.<sup>5</sup> Ensuite, nous nous concentrerons plus longuement sur le secteur complexe des emplois nominaux productifs (3.), avant de reprendre un peu de hauteur pour dresser le bilan (4.).

2 PANORAMA DES NOMS NUS ATTRIBUTS

Commençons par les résultats provenant de l'examen de la version catégorisée de Frantext (1970–2000), un corpus essentiellement littéraire:

Tableau 1

	1970-1979	1980-1989	1990-2000	total	% du total
A. Expressions figées	138	221 <sup>6</sup>	66	425	18,6 %
A1. Impersonnelles					
A2. Personnelles					
B. Phrases existentielles	2	4	1	7	0,3%
C. Prédicats adjectivaux					
C1. couleur/style	4	15	4	23	1,0%
C2. autres	36	69	12	117	5,1%
D. Prédicats nominaux					
D.1. Emplois lexicalisés (= inanimés)	35	57	17	109	4,8%
D.2. Emplois productifs <sup>7</sup>					
D.2.1. attributs humains	385	683	186	1254	54,9 %
D.2.2. attributs inanimés (y compris <i>X est folie de . . .</i> )	104	129	30	263	11,5%
D.2.3. Croisements sujet/attribut humain/inanimé/animal	19	33 + 21 (Forlani) <sup>8</sup> = 54	13	65 + 21 (Forlani) = 86	3,8%
TOTAL	723	1232	329	2284	100%
taille du corpus	3 132 477 mots	5 431 608 mots	1 668 155 mots	10 232 240 mots	
	= 30,6 %	= 53,1 %	= 16,3 %		

<sup>5</sup> Essentiellement Frantext. Nous remercions nos collègues Serge Verlinde (*Instituut voor Levende Talen*) et Piet Mertens pour nous avoir donné accès au corpus journalistique (*Le Monde* 1998) établi dans le cadre du *Dictionnaire d'Apprentissage du Français Langue Étrangère ou Seconde (DAFLES; http://www.kuleuven.ac.be/dafles/acces.php)*. Nous avons également fait appel à Google, notamment à *GoogleF* (domaine 'France'), dans l'espoir de contrôler un tant soit peu l'éventuelle variation diatopique.

<sup>6</sup> Voici les items lexicaux les plus fréquents: *temps* (78 exemples), *question* (62), *dommage* (36), *besoin* (6). Restent 39 exemples impliquant d'autres noms.

<sup>7</sup> Les exemples figurant dans une construction impersonnelle à complément postposé (p.ex. *c'est folie de . . .*) ont été incorporés respectivement aux attributs inanimés et aux cas lexicalisés (p.ex. *c'est chose facile de . . .*).

<sup>8</sup> Forlani a appliqué certains compartimentages professionnels, sociaux, ethniques, etc. à l'univers des chats, par analogie avec le monde des êtres humains. En dehors de cet univers romanesque, la plupart des exemples ne seraient pas acceptables.

Ce tableau ne prend en considération que les noms nus apparaissant aux côtés de la copule *être*. En plus, certains types d'emplois, pourtant très fréquents, mais peu pertinents pour notre propos, ont été exclus de notre analyse:

- emplois adverbiaux, temporels et locatifs: *Nous sommes fin juin. Je suis rue Soufflot*
- noms nus assortis d'une prédication seconde: *être tête nue, torse nu*
- noms propres d'inanimés
- noms nus figurant dans des phrases tautologiques du type sujet<sup>1</sup> + attribut<sup>1</sup>:  
*Depuis que le monde est monde, l'avenir ne cesse de reculer devant l'invasion du passé!*

Parmi les emplois retenus figurent tout d'abord un certain nombre d'expressions figées à nom nu. Par *expression figée*, il faut entendre, conformément à la distinction établie par Valli et Gross (1991: 46–47) pour le domaine verbe + objet (*donner abri* vs *avoir faim*), une séquence *être* + nom nu dans laquelle l'article zéro ne commute plus avec un autre déterminant. La plupart de ces expressions figées sont de type impersonnel (*il n'est pas besoin de, il est temps, c'est dommage (que), il m'est avis que, ...*), mais non pas toutes:<sup>9</sup>

- (3) *être* partie prenante, monnaie courante, fonction de, bonnet blanc et blanc bonnet, raison/justice, roupie de sansonnet, lettre morte, peau de zébi, bonjour X (p.ex. *c'est bonjour les dégâts*), ...

À ce sujet, on notera en particulier l'existence de structures binaires du genre *X et compagnie*:

- (4) tout ce qu'elle racontait, c'était massacre et compagnie, c'est baratin et compagnie, etc.

Outre les expressions figées, nous avons inclus à notre analyse un deuxième sous-ensemble d'emplois, à savoir les emplois existentiels (cf. déjà Van Peteghem, 1993: 69–70)<sup>10</sup> après *c'est* invariable commutant avec *il y a*.<sup>11</sup>

- (5) C'est théâtre / salade / spaghettis / foot / fête ce soir.

Le troisième sous-ensemble se rapproche du pôle adjectival. Trois constructions sont à distinguer (cf. Lauwers, 2005), qui correspondent à différents degrés d'adjectivation contextuelle (*c'est-à-dire* non lexicalisée):

- (6) Les costumes sont très théâtre, avec des choses qui brillent.
- (7) Je suis plutôt fromage.
- (8) Cet été sera très livre/cinéma/sport.

Parmi les adjectivaux, il convient de citer aussi les noms nus qui s'utilisent occasionnellement ou de manière permanente comme adjectif de couleur (*y* compris

<sup>9</sup> Les exemples figés de type adjectival ont été classés parmi les adjectivaux (*sens dessus dessous, être bique et bouc, ...*).

<sup>10</sup> L'article zéro *y* occupe toutefois une place plus importante que ne le laisse penser Van Peteghem (1993: 69), qui l'associe à la présence de *ne ... que*.

<sup>11</sup> Signalons aussi les phrases existentielles introduites par *il n'est*, synonyme littéraire de *il n'y a pas*: *il n'est pire simplicité que celle qui nous oblige à chercher refuge* (Frantext).

le nom *couleur* même, p.ex. *X est couleur de cuivre*), ou encore, pour référer à une forme/un style:

- (9) Et elle avait les yeux aussi bleu acier que ceux de Mona étaient noisette. (FORLANI.R /GOUTTIERE/1989; p. 286–287)

Restent les emplois proprement nominaux que nous allons étudier en détail par la suite. Ils correspondent, en partie, à ceux des noms humains (p.ex. *Bruxelles est capitale de l'Europe* ~ *Pierre est professeur*). On pourrait parler ici d'une certaine tendance à la *lexicalisation* de l'article zéro, dans la mesure où notre étude de corpus montre que cette construction implique souvent les mêmes items lexicaux. Il ne s'agit pas pour autant d'expressions prédicatives *figées* du type *être* +  $\emptyset$  + N, car contrairement aux cas exemplifiés sous (3), l'article zéro commute encore avec au moins un autre article et dans la plupart des cas d'autres semi-copules peuvent se substituer à *être*.<sup>12</sup>

- (10) La perte de données est (chose) fréquente. (Google)  
(11) Le succès est affaire de réseau. (Google)  
(12) C'est question seulement qu'on s'y mette. (Google)

Si le poids des cas figés et 'lexicalisés' est considérable (cf. tableau 1), la construction sans déterminant reste productive.<sup>13</sup>

Signalons, enfin, que certains noms abstraits (*folie*, *miracle*, *plaisir*, *merveille*, *grand pitié*, etc.) dépourvus de déterminant entrent dans une construction quasi impersonnelle 'à double sujet', où ils commutent avec un adjectif qualificatif:

- (13) C'est folie que de vivre misérablement adonné (Frantext) ~ c'est fou de. . .

Le pronom démonstratif *ce* – qui alterne dans certains cas avec *il* – annonce un complément phrastique (complétive ou infinitive) qui figure derrière le prédicat. De nos jours, cette construction est agonisante, comme le montre l'analyse de Frantext (1830–2000). Quand on compare la période avant 1900 avec celle d'après 1950, on constate que la construction (avec complétive ou infinitif) est devenue huit fois moins fréquente (23,81 vs 2,97).

<sup>12</sup> Certes, ces emplois peuvent être taxés d'archaïsmes, mais il n'est pas sans intérêt de se demander pour quelle raison (sémantique) l'absence de déterminant a pu se maintenir justement avec ces lexèmes-ci (qui constituent des séries assez homogènes). Faute d'espace, nous ne pourrions pas développer cet aspect ici.

<sup>13</sup> On constate néanmoins un net recul des emplois productifs par rapport aux emplois lexicalisés quand on compare le début de la période examinée avec la fin (104/35 → 30/17). Le poids relatif des cas productifs diminue encore lorsqu'on change de registre. Dans un corpus journalistique (*Le Monde* 1998, en l'occurrence), par exemple, la fréquence globale des exemples lexicalisés est déjà plus ou moins égale à celle des emplois productifs: 22 (lexicalisés) vs 21 (productifs), pour le premier millier d'exemples répondant à la requête *être* (lemmatisé) + nom.

Tableau 2

	< 1900	≥ 1900 < 1950	≥ 1950
nombre absolu d'exemples	61	39	12
nombre relatif (pondéré à la taille des sous-corpus)	23,81	14,13	2,97

Hormis les quelques cas figés (p.ex. *c'est justice*, *c'est pitié*), il est toujours possible de restituer l'un ou l'autre article.

Par la suite, nous allons nous concentrer sur les emplois nominaux 'productifs'.

### 3 LES EMPLOIS 'PRODUCTIFS' DES INANIMÉS: CATEGORISATION ET ASSOCIATION CONCEPTUELLE

Par emplois *productifs*, il faut entendre que l'apparition du nom inanimé nu n'est pas liée à une série limitée de lexèmes, mais qu'elle répond à un schéma de construction plus général. Certes, bon nombre des exemples repérés dans le corpus appartiennent à un langage littéraire et stylistiquement marqué (Valli, à paraître), mais même dans ce cas-là on peut essayer d'en dégager certaines régularités. Paradoxalement, ces régularités doivent justement être cherchées dans la transgression des règles de compatibilité sémantique.

Les propriétés syntaxiques et sémantiques des exemples du corpus nous amèneront à distinguer deux pôles (3.1), qui constituent les deux extrémités d'un continuum reliées par des cas intermédiaires (3.2 et 3.3).

#### 3.1 Deux pôles: catégorisation et association conceptuelle

Comme l'a remarqué très pertinemment Noailly (1991: 77), les noms nus attributs de type inanimé se présentent comme un ensemble très ouvert. Toutefois, on ne saurait les mettre tous sur un pied d'égalité, nous semble-t-il. En effet, il y a lieu de distinguer, en gros, deux pôles: la *catégorisation* (14) et ce que Noailly (1991: 84) appelle elle-même le 'rattachement conceptuel immédiat', terme auquel nous préférons celui d'*association conceptuelle* (15):

(14) Elle [= La Réunion] est département français d'outre-mer depuis 1946 (GoogleF)

(15) Dieu est amour.

Les effets sémantiques (3.1.1) associés à ces deux pôles peuvent être corrélés à certaines propriétés syntaxiques (3.1.2).

##### 3.1.1 Propriétés sémantiques

On peut représenter la sémantique des deux pôles comme suit:

Type A: catégorisation (inclusion dans une classe)

Elle [La Réunion] est département français d'outre-mer depuis 1946 (GoogleF)

Soit: La Réunion ∈ {DOM} → statut

Type B: association (ou superposition)<sup>14</sup> conceptuelle → caractérisation  
[implicature intensifiante] *Dieu est amour*.

Soit: Dieu—amour

[métaphore] *Entre les grands rideaux funèbres de sa chevelure apparaissait un visage qui fut révélation pour Antoine* (BECK.B /STELLA CORFOU/1988/p. 16–17)

Soit: visage—révélation:

Le type A est la configuration par défaut. Par analogie avec la construction classique des noms humains, il marque l'inclusion dans une classe, construite comme une propriété (cf. Lauwers, à paraître):

(16) ~ *Pierre est professeur*: Pierre ∈ {professeurs}

Le type B, en revanche, se présente comme un emploi marqué. La catégorisation s'efface devant un effet caractérisant, acquis indirectement par dérivation pragmatique (implicature intensifiante ou métaphore), d'où aussi un indéniable effet de littérarité. À la base de ce calcul pragmatique se trouve un constat d'incompatibilité sémantique au niveau des classes sémantiques du nom sujet et du nom attribut. Les occurrences du type B présentent donc 'le défaut de catégorisation induite ou déviante' que Kleiber (1999: 117; 122) a reconnu comme 'condition nécessaire et non suffisante' à l'interprétation métaphorique. Ainsi, dans l'exemple cité, *visage*, pris au sens littéral, ne peut pas être rattaché à la catégorie 'révélation'. De même, *Pierre*, qui appartient à la catégorie 'homme', ne peut pas être rangé dans la catégorie abstraite 'passion'. Il s'y ajoute, dans ce dernier cas, un déséquilibre sur le plan référentiel, car 'passion', en tant que nom abstrait, ne peut pas être pensé comme référant à un référent individualisé<sup>15</sup> dans ce contexte; il correspond plutôt à un générique (cf. *Pierre est l'intelligence même*). Les incompatibilités sémantiques déclenchent dans les deux cas un calcul inférentiel.

Dans le premier cas, le conflit sémantique est résolu par une métaphore, qui est d'autant plus intense que 'le comparé' n'est pas instancié (article zéro); on en reste en quelque sorte au niveau de l'intension. Dans le second cas, les locuteurs parviennent à trouver un sens à l'association des deux concepts, en détournant l'interprétation vers une caractérisation superficielle basée sur l'implicature suivante: à défaut d'un rapport de catégorisation, l'association de deux concepts impliquant un référent particularisé et une qualité à l'état pur n'est possible que si le premier est caractérisé *au plus haut degré* par le second. Ce sens "fort" (Noailly 1991: 82) – que l'insertion d'un article indéfini/partitif banalise (Noailly, 1991: 81) – est possible grâce au caractère abstrait et intensifiable<sup>16</sup> du nom attribut et est favorisé par des adjuvants

<sup>14</sup> D'après l'expression de Van Peteghem (1993: 62, 147–148).

<sup>15</sup> Pour forcer cette interprétation, il faudrait un complément ou un déterminant particulier, p.ex. *une intelligence hors du commun*.

<sup>16</sup> Ces noms attributs abstraits appartiennent en général à ce que Flaux et Van de Velde (2000) appellent des noms *abstrait intensifs*. Ceux-ci sont dérivés pour la plupart d'adjectifs qualificatifs (*sagesse*) ou de verbes d'état (*amour*) et passent pour *intensifiables*, étant donné que l'opposition entre quantité et qualité tend à s'annuler, comme le montre la disponibilité tant de *combien* et de *quel*, sans différence sémantique: *Combien/que*

contextuels tels que *tout*, *pur* et *ne...que*, qui rendent, chacun à leur manière, les énoncés plus naturels (cf. 3.3.1 pour l'explication du mécanisme):

(17) Pierre n'est qu'intelligence / est tout intelligence. (cf. néerlandais/anglais:  
*Hij is een en al passie / He is all passion*).

### 3.1.2 Propriétés syntaxiques

Ces propriétés sémantiques se répercutent sur le plan syntaxique. Les exemples prototypiques de chacune des deux classes d'emplois se distinguent par les traits suivants:

Tableau 3

	Type A: catégorisation <i>Bruxelles est capitale de l'Europe.</i>	Type B: association conceptuelle <i>Pierre est (tout) passion.</i>
<i>ne... que</i>	restrictif	focalisateur, intensifiant
accord	accord	possibilité de non-accord
pronominalisation (interrogation)	Que? Quoi? *Comment	Comment? Que/(quoi) <sup>17</sup>
négation descriptive	+	– (négation polémique)
antéposition détachée	+	–
coordination adjectif qualificatif <sup>18</sup>	+	–

L'opérateur *ne...que*, qui, comme nous venons de le voir, contribue à la lecture 'intensive' des exemples du type B, ne provoque pas ce type d'effet dans des contextes de type A. Il peut donc servir de diagnostic. En effet, avec le type A, *ne... que* marque une simple restriction, ou, pour le dire avec les mots de Noailly (1991: 79), un effet 'diminutif, qui s'observe aussi avec les attributs animés (P.ex. *Il n'est que prof de français*):

(18) Louvain n'est que chef-lieu de province.

*de haine!* et *Quelle haine!* Ces noms partagent avec les adjectifs une non-autonomie référentielle, c'est-à-dire ils doivent s'accrocher à un support référentiel pour pouvoir donner lieu à des occurrences (Riegel, 1985: 95–97), qui se traduisent sur le plan grammatical par des expansions (*la sagesse de Pierre*). On comprend que, en fonction d'attribut, ces noms se passent facilement d'un déterminant, l'article zéro indiquant que le processus d'actualisation est suspendu. Les *noms de propriété* désignent – lorsqu'ils sont dépourvus d'expansions – des qualités à l'état pur (*la sagesse [même]*). De ce fait, ils constituent en quelque sorte un avatar nominal des adjectifs qualificatifs auxquels ils sont liés morphologiquement (cf. aussi la construction *c'est hypocrisie de prétendre que...*; voir 1. *supra*). Bref, *intensifiabilité*, *degré réduit de référencialité* et *propriété*, voilà les trois notions-clés qui sous-tendent le comportement particulier de ces noms.

<sup>17</sup> *Quoi* (fr. familier) ne semble pas acceptable en raison d'une rupture de registre.

<sup>18</sup> Notons cependant que la coordination en tant que telle n'est pas un critère suffisant pour juger de l'identité de catégorie des constituants coordonnés. On sait, par exemple, que les attributs caractérisants (adjectivaux) se combinent parfois avec des locatifs (cf. aussi Eriksson, 1980), constituants adverbiaux: *Dieu existe mais il est immatériel et partout à la fois*. (Google); *La terre est immobile et centre du monde*. (Google).

Deuxièmement, comme les exemples du type B se fondent sur une incompatibilité relative à la catégorisation, l'accord en nombre entre sujet et attribut peut faire défaut. En effet, l'*association* des deux grandeurs réunies à travers l'acte de prédication ne se fonde plus sur une homomorphie entre le référent sujet et la catégorie représentée par l'attribut.<sup>19</sup> On est dans l'approximation.

Le glissement vers la caractérisation opéré par le type B a aussi des répercussions sur les propriétés paradigmatiques de l'attribut. Ainsi, la pronominalisation par *comment* tend à s'imposer au détriment du paradigme *que/(quoi)*. Cela s'explique aisément, même dans les énoncés métaphoriques. L'interprétation de la métaphore passe, en effet, par un processus de comparaison, de recherche de sèmes communs (Kleiber, 1999: 133). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si nombre de théoriciens de la métaphore ont voulu restituer un *comme* ellipsé (*Ce visage fut comme une révélation*). Le rapprochement avec le paradigme adjectival – qu'on pourrait aussi déduire du fait que la substitution par des adjectifs explicitant les sèmes communs devient en général possible (*Paul est tout intelligence ~ intelligent*) – se fait ici de manière indirecte, à savoir par voie pragmatique.<sup>20</sup>

Enfin, les processus pragmatiques en jeu affectent aussi la négation et l'antéposition détachée du nom nu. Avec Kleiber (1983: 111), on peut dire que la négation d'une 'métaphore d'appartenance' (par exemple *x est un Y*) débouche sur une négation polémique qui s'appuie sur l'énoncé métaphorique positif correspondant (que celui-ci ait été prononcé effectivement ou non). Ainsi, *Pierre n'est pas un lion* n'est pas une simple négation descriptive qui réfute l'appartenance de Pierre à la catégorie des lions – ce qui serait, en somme, une banalité, qui enfreindrait la maxime de pertinence –, mais marque plutôt le refus de la métaphore même (et de son énoncé), à savoir, *Pierre est un (vrai) lion*. C'est cet effet polémique que l'on retrouve dans le type B:

(19) Dieu n'est pas amour.

(20) Ce visage ne fut pas révélation pour lui.

Dans le type A, en revanche, la négation n'est pas nécessairement polémique, elle est plutôt descriptive:

(21) Cette parcelle n'avait pas été comprise dans le projet de loi précité car elle n'était pas propriété du Collège du Léman (Google),

mais elle peut, bien sûr, être exploitée à des fins polémiques:

(22) La terre n'était pas propriété personnelle mais appartenait, en théorie, au roi. (Google)

<sup>19</sup> On peut tester ce critère en mettant le SN sujet au pluriel. L'application de ce critère est cependant neutralisée parfois par le fait que les noms massifs et abstraits n'admettent pas le pluriel, du moins *salva veritate*. D'autre part, la grammaire connaît (Grevisse et Goosse, 1986: 379) plusieurs cas de figure qui rendent la combinaison sujet pluriel + attribut singulier possible.

<sup>20</sup> C'est finalement le caractère pragmatique (et donc l'altérité) de ce processus qui explique le fait que le nom nu semble se rapprocher du pôle adjectival, tout en étendant ses possibilités de modification (cf. Noailly 1988: 150), signe de nominalité.

Les contrastes (polémiques) favorisent d'ailleurs l'apparition du type A (cf. aussi Noailly, 1988: 148), dans la mesure où ils contribuent à la constitution de paradigmes (éphémères) de catégorisation,<sup>21</sup> autorisant l'article zéro:

(23) la schizophrénie est maladie, non le produit d'une déduction (GoogleF)

Quant au critère de l'antéposition détachée, on constate que le type B est rebelle à l'antéposition, voire à tout emploi appositif:

(24) Capitale de l'Europe, Bruxelles attire beaucoup d'étrangers hautement qualifiés.

Cf. Professeur de français, il pouvait visiter tous les musées gratuitement.

(25) \*Amour, Dieu accorde l'absolution totale,

à moins que l'adverbe *tout* ne confère au nom un effet de gradabilité qui le rapproche des adjectifs qualificatifs, qui, eux, passent sans problème à cette position:

(26) Tout puissant il peut tout, tout amour il ne veut que le bien. (Google)

(27) Involontairement je comparais entre elle ces deux existences, celle du comte, *tout action, tout agitation, tout émotion*; celle de la comtesse, *tout passivité, tout inactivité, tout immobilité* (Google)

La contrainte qui pèse sur l'antéposition s'explique sans doute par le caractère par trop 'nominal' du nom nu, comme le montre l'impossibilité d'y trouver un SN plein (\**Un bon professeur / \*Le directeur de l'école, il . . .*). Seuls les adjectivaux et les exemples du type A y sont admis.

Reste la coordination avec un adjectif (p.ex. *La CCT N° 1 est impérative et norme supérieure pour son employeur*; Google), qui, pour le type B, se voit également entravée et cela pour des raisons diverses. Nous y reviendrons en temps utile.

Dans ce qui suit, nous allons décrire de manière plus détaillée les propriétés sémantiques et syntaxiques des deux pôles, et notamment, les nombreux cas intermédiaires. S'il est vrai que les limites entre les différents sous-types sont assez floues, nous essaierons néanmoins d'aboutir à quelques généralisations. Les facteurs suivants affectent les propriétés syntaxiques et sémantiques du nom nu:

- le type sémantique du nom (concret *vs* abstrait)
- le côté référentiel: les rapports entre le sujet et l'attribut (générique *vs* particulier)
- les contextes modaux (ouverture de mondes possibles)

### 3.2 Emplois catégorisants (le type A)

#### 3.2.1 Les cas prototypiques: syntaxe et sémantique

Prototypiquement, les exemples du type A se présentent comme des combinaisons de sujets et d'attributs concrets (comptables, quelquefois aussi massifs):

(28) L'Algérie est province de l'Empire Turc. (GRECE.M DE /LA NUIT DU SERAIL/1982, p. 72).

<sup>21</sup> Signalons aussi que, de manière plus générale, la coordination élargit singulièrement le champ d'application des noms nus (Roodenburg, 2004): *Ce meuble est divan et lit (à la fois) [ex.construit]*.

- (29) Le Taekwondo est sport de démonstration des 24<sup>èmes</sup> Jeux Olympiques à Séoul (Google)
- (30) Sait-on que Kyoto est ville jumelée à Paris? (GoogleF)
- (31) Ce bâtiment était lieu de rencontre des marchands de textiles. (Google)
- (32) Cette tour était propriété communale. (GoogleF)
- (33) Également efficace en cas de problèmes respiratoires, de douleurs musculaires, de jambes lourdes. Par voie externe, elle est antiseptique cutané (GoogleF; il s’agit d’une plante).
- (34) Saucisson d’une grande finesse de goût, il est pur porc (Google).
- (35) Pour le droit pénal français contemporain le principe de la légalité criminelle est dogme, au sens strict donné par Littré (GoogleF).

Ces exemples ne peuvent pas être qualifiés de littéraires, ni d’extrêmement recherchés comme le montrent, par exemple, les 106 occurrences de la séquence *était propriété* que nous avons repérées sur GoogleF. D’ailleurs, ils sont légion dans le discours – technique – des linguistes:

- (36) La première [= subordonnée] est complément de phrase (GoogleCA).

L’effet purement catégorisant qui se dégage de ces exemples correspond à celui qu’on trouve chez les noms humains. En outre, dans les deux cas, les noms ont un profil syntaxique assez différent par rapport à la construction correspondante à syntagme nominal indéfini (*Mon voisin est un (bon) professeur*) et aux cas adjectivés (*Il est très professeur, C’est très théâtre*), comme il ressort du tableau suivant, qui regroupe respectivement les caractéristiques adjectivales, non nominales et nominales:

Tableau 4

[+ adjectival]	Il est très prof	∅ prof	un prof
	C’est très théâtre	∅ colonie	
1. pronominalisation: par <i>Comment?</i>	+	–	–
2. modification degré/degré de comparaison	+	–	–
3. coordination ( <i>et</i> ) avec un adj. qualificatif	+	+ <sup>22</sup>	–
4. emploi adnominal (épithète) avec le même type de nom	–	– <sup>23</sup>	–
5. <i>quelqu’un de, qqch de</i> + N	–	–	–
6. commutation avec un adjectif qualif.	+	–	–
TOTAL	4	1	0

<sup>22</sup> P.ex. *La terre est immobile et centre du monde.* (Google).

<sup>23</sup> \**Cette ville capitale.* Pour les animés, on a relevé cependant quelques exceptions, e.a. les noms syncatégorématiques: *un ami médecin, son frère concierge, le collègue président de l’association* (Kupferman, 1991: 57; cf. aussi Forsgren, 2000). Du côté des inanimés, on pourrait citer certains noms massifs accompagné d’un intensificateur: *saucisson pur porc, une robe pure soie.*

Tableau 4 *Continued.*

[- nominal]	Il est très prof C'est très théâtre	∅ prof ∅ colonie	un prof
1. absence d'un déterminant	+	+	–
2. pronominalisation: <i>le</i> invariable; * <i>la/les</i> <sup>24</sup>	+	+ <sup>25</sup>	– ; (+)
3. *référence anaph. partielle par <i>ce</i> + N	+	+ <sup>26</sup>	–
4. circonstants (temps/lieu)	+	+ <sup>27</sup>	–
TOTAL	4	4	0 (1)
TOTAL 2 séries	8	5	0 (1)
[+ nominal] →→ ~[- adjectival]	Il est très prof C'est très théâtre	∅ prof ∅ colonie	un prof
1. modification par un adjectif /une relative	+ <sup>28</sup>	(+) [très contrainte] <sup>29</sup>	+
2. implication SN plein	–	+	+
3. pronominalisation: qu'est-ce que/que/quoi	–	+	+
4. maintien du genre propre par rapport aux éls. subordonnés	+(figé)	+ <sup>30</sup>	+
TOTAL	2	4	4
TOTAL global	8 – 2 = 6	5 – 4 = 1	0 (1) – 4 = –4 (ou –3)

Si on calcule la différence entre la somme des paramètres [+ adjectival] et [– nominal] et le score obtenu pour [+ nominal], on aboutit respectivement à 6, 1 et –4 (ou –3). Graphiquement:

<sup>24</sup> La commutation avec *le* plaide en faveur d'un statut *moins nominal*. Le pronom ne porte plus les marques du genre et du nombre du nom (tout comme dans le cas de l'adjectif). Or, *le* a supplanté la triade *le/la/les* comme pronom anaphorique pour les SN définis (*??La reine, je la suis*), ce qui montre que le genre et le nombre s'effacent en l'absence d'ancrage référentiel. *Le* n'est donc pas une mesure fiable d'adjectivité, d'autant plus qu'il pronominalise aussi les SN indéfinis (Kupferman, 1991: 62): *ça l'est assurément, un spectacle de belles voix*.

<sup>25</sup> Comme le SN plein est toujours impliqué, la pronominalisation par *en* . . . *un* 'est toujours jugée moins naturelle, mais jamais foncièrement agrammaticale' (Riegel, 1985: 198).

<sup>26</sup> *Il est médecin depuis 1985. \*Ce médecin. . . ; Helsinki est capitale de la Finlande depuis 1812. \*Cette capitale. . .*

<sup>27</sup> *Il est médecin depuis 1985; Lille est capitale de la culture pour l'année 2004* (GoogleF).

<sup>28</sup> Abstraction faite des unités figées (*vieille France, vieux jeu, collet monté*, etc.), on peut dire que cet emploi est cependant un peu moins contraint que l'emploi purement catégorisant. Pensons, par exemple, aux relatives génériques: *Suis pas très nana qui tomberait raide dingue devant un cacra* (Google). Nous renvoyons le lecteur à une étude ultérieure.

<sup>29</sup> *Il est piètre mécanicien; X est centre agréé / ville fleurie depuis. . .*

<sup>30</sup> *Il était beau gosse/centre agréé.*

Tableau 5

	[+N]	[+ Adj.]
un	-- <span style="border: 1px solid black; padding: 2px;">- 4</span> -----	
∅	----- <span style="border: 1px solid black; padding: 2px;">0</span> -----	
très ∅	-----	<span style="border: 1px solid black; padding: 2px;">+ 6</span>

Il semble, par conséquent, légitime de considérer le type A (qu’il se construise avec des animés ou des inanimés) comme une construction *sui generis* qui ne peut pas être ramenée à une construction ‘articulée’, ni à une prédication de type adjectival.

Sur le plan sémantique, la construction A exprime une catégorisation, c’est-à-dire l’assignation directe d’une catégorie (une entité) à un référent sujet (appartenant à une catégorie sémantiquement compatible), sans que l’on passe par un processus d’instanciation comme dans *être un X*, l’article zéro étant une marque d’ ‘anti-extensité’ (Kupferman, 1991; cf. aussi Noailly, 1988, 1991). En parlant des noms humains (mais l’observation est aussi valable pour les inanimés), Kupferman signale la possibilité de coordonner plusieurs prédicats nus (*Pierre est médecin et professeur*), alors que la coordination de plusieurs SN indéfinis est exclue (*??Pierre est un médecin et un professeur*). Il s’agit dans les deux cas de l’inclusion à une classe. Seulement, dans le premier cas, l’appartenance à la catégorie y est conceptualisée comme une propriété (non gradable) à côté d’autres, sans qu’on puisse pour autant déjà parler de syntaxe adjectivale. Dans le second cas, en revanche, l’inclusion à la classe est exclusive.

Enfin, il n’est pas sans intérêt de signaler l’apparition fréquente de *ce qui* en fonction de sujet, qui fonctionne comme un véritable dispositif de catégorisation, quelle que soit d’ailleurs la nature sémantique du nom attribut:

(37) (tout) ce qui est . . . parfum artificiel / littérature / comptabilité / ressources humaines, etc.

### 3.2.2 Les cas intermédiaires et ambigus

L’analyse qui précède pourrait donner l’impression que les deux interprétations – catégorisation et association conceptuelle – se laissent départager sans problème. En réalité, l’analyste doit faire face à des cas intermédiaires qui sont fonction du type sémantique des noms et de certaines caractéristiques référentielles. Au moins deux types peuvent être dégagés.

Du côté du pôle A, il convient de signaler un premier type qui combine un attribut abstrait avec un sujet abstrait *générique*:<sup>31</sup>

<sup>31</sup> Voir 3.3.1. pour les sujets abstraits particularisés.

- (38) Le bonheur est qualité, j'essaie de ne pas l'enfermer dans la quantité.  
(KRISTEVA.J /LES SAMOURAIS/1990, p. 379–380)
- (39) Un amour qui n'engage pas toute la vie et ne change rien à rien n'est qu'un semblant d'amour; il est égoïsme. (Google)

Dans ces exemples, un nom abstrait (nom d'action ou nom de propriété) fait l'objet d'une opération de catégorisation qui l'assigne à une catégorie désignée par un attribut abstrait (notamment un nom de propriété). Tout se déroule au niveau des concepts. Le procédé confère une certaine emphase à la catégorisation, qui s'avère assez naturelle dans un contexte contrastif ou de renchérissement (cf. aussi Noailly, 1988: 147–148).

Par rapport au cas prototypique, certains critères ne se vérifient plus ou se neutralisent. Ainsi, l'attribut abstrait semble rebelle à la coordination avec un adjectif qualificatif et le critère de l'accord en nombre est neutralisé par le simple fait que les noms abstraits ne peuvent pas se mettre au pluriel, sous peine de perdre leur statut de nom de propriété (*la beauté* → *des beautés*). L'antéposition détachée devient problématique:

- (40) \*Egoïsme, l'amour se heurte toujours au désir de l'autre. (ex.construit)

Le glissement vers *comment* est bloqué par la généricité du sujet, comme le montrent les exemples à sujet particularisé, qui, eux, tendent nettement vers *comment*: *Comment est son amour? Oh, il est (tout) hypocrisie.* (cf. *infra* 3.3.1). Le statut des exemples change, en effet, quand le sujet est un nom abstrait particularisé, notamment un nom de propriété (pôle B). *Ne...que* maintient sa valeur restrictive. Notons cependant que l'emphase qui caractérise ce genre d'exemples et qui est renforcée par l'insertion de *ne...que*, aboutit quelquefois à un effet de fusion conceptuelle, notamment en l'absence de bornage par un complément du nom (*vs le désir de l'autre*):

- (41) L'amour est désir et le désir est manque. (GoogleF)

La négation descriptive, elle, reste parfaitement possible:

- (42) Le bonheur n'est pas quantité; il est qualité. (ex. construit)

Le deuxième type d'emplois qui pose problème concerne des noms qui, selon l'expression de Flaux et Van de Velde (2000), réfèrent à des idéalités concrètes". Si le pôle A concerne avant tout des sujets et des attributs *concrets* (y compris des 'idéalités concrètes'), il n'exclut pas pour autant les *sujets abstraits*, en combinaison avec un attribut concret comptable, assez souvent un nom qui réfère à une 'idéalité concrète', c'est-à-dire une entité concrète qui ne tombe pas sous les sens, et qui, de ce fait, tient déjà d'une entité abstraite (*dogme, but, mensonge, poème, littérature, ...*):

- (43) L'inspiration est dogme de foi. (ORSENNA.E /GRAND AMOUR/1993; 285–289; FTX)
- (44) Le bonheur est but, fin en soi, il est recherché pour lui-même [...]  
(GoogleF)

Pour (43) et (44), les six critères formels que nous avons présentés sous 3.1.2 se vérifient: *Qu'est-ce que?* (\**Comment?*); coordination avec un adjectif (p.ex. *L'inspiration est sacrée et dogme de foi*); disparités en nombre sont exclues; insertion de *ne...que* sans effet focalisateur (effet purement restrictif); antéposition détachée est presque toujours possible; négation descriptive.

Toutefois, on trouve facilement des exemples dans lesquels une idéalité concrète (en position d'attribut) peut faire basculer l'interprétation du côté du pôle B, conformément au statut intermédiaire de ces noms:

(45) La tour était pur mirage. (ex. de Noailly, 1991)

(46) Ce récit était pur mensonge / pure affabulation. (ex. de Noailly, 1991)

(47) Le cinéma est art. (GoogleF) / art de l'illusion. (GoogleF)

Souvent les résultats varient avec l'interprétation qu'on privilégie: *Le cinéma est art* = 'un art, le septième art (statut)' vs 'relève de l'artistique, de la création'.

### 3.2.3 *Les métamorphoses dans les mondes possibles*

La position attribut de la construction catégorisante accueille aussi quelquefois des noms concrets dont le sémantisme, par défaut, ne pourrait se rapporter au sujet comme l'espèce à une occurrence, ou encore, comme une espèce à une autre (sous-) espèce (sujet générique), sans qu'ils donnent lieu à un calcul inférentiel. Si de tels emplois sont malgré tout acceptables (vs \**Cet homme est (un) chat*), c'est que le contexte (modal) ouvre un monde possible où l'incompatibilité sémantique est écartée au profit d'un effet interprétatif qui correspond à un changement de catégorisation, à une métamorphose (nous soulignons):

(48) Paul [= un homme]/Fido [= un chien] *voulait* être chat.

(49) Le moindre geste *aurait été* caresse.

En dehors de ce genre de contextes, les exemples attestés semblent devoir être rangés à la rubrique des curiosités littéraires (cf. Valli, à paraître, qui cite *Car l'océan est hydre et le nuage oiseau*).

Avec l'ouverture d'un monde possible on ouvre aussi la boîte de pandore, car dans un monde virtuel, rien ne s'oppose plus à l'échange de catégories. L'exemple (50), repéré par Noailly (1991: 77), montre de façon pittoresque que le passage à un autre monde entraîne la transformation des objets du monde de référence:

(50) Les vacances, c'est pour bientôt. Vous rêvez déjà d'un sable blanc, d'une mer bleue des Mers du Sud... d'une vie où l'arbre est *cocotier*, où le béton est *plage*, où le vêtement est *maillot de bain*, où la chaleur est *soleil* (Publicité Ricard, 1987).

Les moyens d'expression de la modalité déontique aboutissent au même effet. La littérature exploite subtilement ce mécanisme pour parler de métamorphoses affectant des référents concrets (exemples de Kupferman, 1991: 69):

(51) Citrouille, sois carrosse.

(52) Tu seras pierre.

Le contexte transforme le sens de la copule *être*, qui en vient à signifier 'devenir'.

On a considéré ce type d'emplois comme un avatar extrême de l'association pure et simple de concepts, comme un procédé par lequel on joue à confondre (Noailly, 1991). Force est de constater, toutefois, que, syntaxiquement, ces emplois tiennent plutôt du type A ('catégorisation'). Quatre des six critères se vérifient: *Que*/\**comment*; *ne* . . . *que* restrictif (cf. aussi \**pur*); accord en nombre. Le blocage des deux autres paramètres s'explique facilement. L'antéposition détachée est entravée par le simple fait que l'extraction du nom nu place celui-ci en dehors de la portée du domaine virtuel évoqué dans le corps de la proposition (p.ex. dans une proposition conditionnelle). La coordination avec un adjectif qualificatif, quant à elle, n'est pas possible parce qu'un référent nominal ne peut pas se transformer à la fois en entité et en propriété (\**Vous rêvez [. . .] d'une vie où l'arbre est cocotier et rouge*).

Certes, le sens véhiculé par ce type de prédication, à savoir une relation de 'catégorisation', a légèrement changé sous l'effet des facteurs modaux. Ceux-ci déjouent les contraintes d'objectivité et de pertinence socio-culturelle qui régissent l'emploi catégorisant des noms nus (Lauwers à paraître). Il s'ensuit que l'interprétation de 'statut' s'efface quelque peu. Or, il s'avère que le même genre de facteurs joue dans le domaine des animés, humains et non humains (cf. Lauwers, à paraître). La virtualisation de la catégorisation ouvre en effet la construction *il est professeur* à des noms nus qui ne s'y prêtent pas 'par nature', comme les noms évaluatifs (*Être chauffard est désormais un crime*). En somme, la conclusion qui s'impose est que ces emplois se rangent plutôt du côté du type A, c'est-à-dire du côté de la catégorisation.

### 3.3 L'association conceptuelle (le type B)

Sous 3.1, nous avons évoqué rapidement deux configurations qui conduisent à l'effacement de l'interprétation catégorisante, en faveur d'une interprétation vaguement caractérisante basée sur une simple mise en rapport de concepts: l'association conceptuelle 'intensifiante' et l'association conceptuelle basée sur une métaphore. Dans ce qui suit, nous allons examiner plus en détail ces deux cas de figure, qui sont essentiellement le fait d'attributs abstraits, mais non exclusivement.

#### 3.3.1 L'association conceptuelle 'intensifiante'

Cas prototypiques: syntaxe et sémantique

À la différence du type A, le type B est en principe réservé (voir cependant *infra*) à des *attributs abstraits*, qui se combinent soit à un *sujet humain* (ce qui donne un cas de croisement humain/inanimé)

(53) Dieu est amour.

(54) Tout vrai poète est force vitale (SAINT-JOHN PERSE /HOMMAGES/1971, p. Page 512 / LEON-PAUL FARGUE 1963),

soit à un *sujet inanimé* (ou à un *ce*<sup>32</sup> anaphorique), *concret* (générique ou particularisé):

<sup>32</sup> *Dieu, c'est tyrannie et misère* (GoogleF).

(55) Toute sa maison est raffinement. (Noailly, 1991: 80)

(56) Votre silence est hypocrisie. (GoogleF)

(57) L'Art vivant est contemplation et communication directe. (BIANCIOTTI.H/LE PAS SI LENT DE L'AMOUR/1995, p. 162–163)

ou *abstrait* (particularisé):

(58) Son amour n'était que lâcheté/générosité. (exemple construit)

Rappelons que les sujets *abstrait* *génériques* ont été traités sous 3.2.2, puisqu'ils se rapprochent du type A, même si certains tests donnent des résultats divergents.

L'application de nos critères-tests (cf. 3.1) aux cas prototypiques de B donne les résultats suivants:

- *comment* (au détriment de *que*, qui n'est souvent guère acceptable)
- *ne . . . que* focalisateur
- disparité de l'accord est possible<sup>33</sup>
- antéposition détachée est agrammaticale

(59) \*Orgueil, son attitude a choqué le public.

(60) \*Amour, Dieu accorde l'absolution totale.

(61) \*Egoïsme, son amour ne pouvait vaincre les premières déceptions.

De manière plus générale, même l'apposition est exclue (\**Son attitude, orgueil, . . .*), comme nous l'avons déjà signalé (cf. 3.1).

- Les attributs du type B ne semblent pas pouvoir être coordonnés à un adjectif qualificatif (Noailly, 1991: 80)

(62) [sujet animé] \*Paul est violent et passion. (Noailly, 1991: 80)

(63) [sujet inanimé] \*Le reste est énigme et caché. (Noailly, 1991: 80)

Ce constat peut paraître étrange, étant donné que l'on s'attend à ce que les noms de propriété – qui désignent des propriétés à l'état 'absolu' – se rapprochent de la caractérisation (et donc de l'adjectif qualificatif), d'autant plus qu'ils répondent à la question *Comment?*. La raison de cette incompatibilité réside sans doute dans le fait que l'inférence 'intensifiante' n'est pas transférable aux adjectifs, ce qui en fait deux 'grandeurs' inégales, ce qui bloque la coordination. On constate cependant que l'ajout d'un adjectif ou d'un adverbe de degré (à savoir *pur* ou *tout*) favorise la coordination, le nom étant présenté comme un concept gradable, à l'instar d'un adjectif qualificatif:

(64) Paul est lâche et tout passion/tout orgueil.

Quoi qu'il en soit, on constate que la coordination est beaucoup moins aisée qu'avec les noms du type A.

- La négation, de son côté, est difficile, ou n'est envisageable que sous un angle polémique (cf. exemples donnés sous 3.1.2).

<sup>33</sup> Ce qui dans le cas des noms massifs et abstraits est souvent dû à la neutralisation du critère.

Il convient de revenir sur le mécanisme inférentiel qui sous-tend l'opérateur *ne ... que*. Il favorise l'effet de 'haut degré qualitatif', en passant par une espèce de quantification exclusive et maximale. On a donc:

'x n'est que Y' (= restriction)

→ x (réfèrent particularisé) est Y et x n'est rien d'autre (= relation d'exclusivité)

→ x a beaucoup de Y (quantité maximale)

→ x possède/présente Y à un degré maximal. (intensité maximale)

Le 'haut degré quantitatif' se transforme d'autant plus facilement en 'haut degré qualitatif' (= valeur intensive) que l'opposition quantité/qualité tend à la neutralisation dans les noms *abstrait* *intensifs* (cf. *supra* Flaux – Van de Velde 2000). *Ne ... que* favorise donc le mécanisme inférentiel en ajoutant un aspect quantitatif à la prédication qui prend aussitôt une dimension qualitative. En revanche, avec un nom attribut concret, *ne ... que* ne se charge pas d'une valeur focalisatrice (et donc intensifiante); il est simplement restrictif.

D'autres éléments, tels que *pur*<sup>34</sup> et *tout* (cf. anglais *all*; néerlandais *een en al*), provoquent un effet intensificateur analogue. Bien que dépendant syntaxiquement du nom, *pur* module l'adéquation de la dénomination par rapport au réfèrent (Riegel, 2005). Le rôle de *tout* est analogue à celui de *ne ... que*: *tout* marque l'intensité, mais explicite en même temps le fait que le support de la prédication est affecté intégralement, qu'il est saturé (une seule propriété), ce qui aboutit à la même inférence, mais par un autre biais ('tout le X est Y' → 'X a beaucoup Y').<sup>35</sup> La portée ambiguë de *tout* — porte-t-il sur le sujet ou sur l'attribut? — constitue à ce propos un atout supplémentaire. Par ailleurs, Frantext 1980–1989 contient trois exemples dans lesquels *tout* s'intègre au SN sujet:

(65) Presque tout le premier âge est maladie et danger : la moitié des enfants qui naissent périt avant la huitième année. ... (GoogleF)

et 31 exemples (!) où le pronom homonyme occupe la position de sujet:<sup>36</sup>

(66) En bas, tout est sang, tout est larmes, tout n'est qu'infâme sauvagerie et inhumanité. (LANZMANN.J /LA HORDE D'OR/1994; p. 86–87).

À notre avis, la forte présence du pronom *tout* (cf. aussi Noailly, 1991) s'explique par le fait qu'il marque à la fois un support très vague et la saturation complète de celui-ci par la propriété prédiquée sur lui. Le plus souvent, *tout* établit un renvoi

<sup>34</sup> On consultera le numéro thématique des *Cahiers de Lexicologie* (n° 86), qui comporte plusieurs contributions consacrées à ce genre d'adjectifs (e.a. Riegel, 2005).

<sup>35</sup> À ne pas confondre avec l'emploi de *tout* comme déterminant, qui correspond plus ou moins à un emploi générique (p.ex. *Toute évidence est énigme*; BONNEFOY.Y /RUE TRAVERSIÈRE ET AUTRES RECITS EN REVE/1987, p. 50–51).

<sup>36</sup> Noailly (1991: 78) cite à ce propos un exemple de Voltaire comportant un attribut humain: *En Allemagne, tout est prince*.

anaphorique au véritable support de la prédication, qui, lui, est réalisé sous la forme d'un circonstant de lieu:

'tout	dans X	est	Y'
QUANTITÉ	LIEU	AVOIR	THEME

Attributs concrets: une extension du type B

L'effet focalisateur provoqué par *ne...que...* ne se limite pas au domaine abstrait. Même les *attributs concrets*, comptables et massifs, s'y prêtent (cf. Noailly, 1991: 77, note), sous certaines conditions, cependant:

(67) L'homme n'était que plaies (Noailly, 1991: 77)

(68) Cette peinture n'est que mesures, verdure des champs, ombres d'arbres et ponts, et rivières (ex. tiré de Chevalier *et al.*, 1964: 221).

(69) Bienvenue dans un endroit où le monde n'est qu'eau. (Google) [spectacle Cirque du Soleil]

(70) sans la joie ni l'amour (...), la vie n'est que règlements et sécheresse, ennui et raideur, sclérose des ardeurs et des désirs. (allocution de J. Chirac; Google)

Ces exemples illustrent le rôle catalyseur de deux autres facteurs contextuels. Ainsi, la juxtaposition ou coordination de noms attributs atténue la valeur restrictive intrinsèque de *ne...que*. Plus précisément, on note un conflit entre la restriction (qui tend vers l'unicité) et l'accumulation (tendant vers la pluralité), conflit qui est résolu une fois de plus par une inférence marquant le haut degré. Plus il y a de noms, plus l'implicature gagne en force. Le pluriel (*plaies, forêts*, etc.) conduit à un scénario analogue, d'autant plus que la combinaison sujet singulier + attribut pluriel est très rare en français (Noailly, 1991: 77).

Il s'ensuit que les énoncés (64–68) répondent à quatre des six critères que nous avons proposés pour le type B: *Comment?*; disparité accord en nombre;<sup>37</sup> *ne...que* 'focalisateur'; \*antéposition détachée. Seule la coordination avec un adjectif qualificatif semble exclue à cause de la présence obligatoire de *ne...que*, qui, appliqué à un adjectif, n'entraîne pas le même effet intensifiant. De même, le critère de la négation se voit neutralisé par la présence quasi obligatoire de *ne...que* et *tout*, l'inférence pragmatique n'étant pas déclenchée automatiquement. Noailly (1991: 77, n.6) suggère qu'il pourrait s'agir d'un cas de semi-lexicalisation de l'expression *n'être que*. La paraphrase qu'elle en fournit ('ne comporter rien d'autre que') suggère qu'on est passé en quelque sorte de 'être' à 'avoir' (ou 'présenter'), donc à un vague rapport de possession.

### 3.3.2 L'association conceptuelle basée sur une métaphore

En principe, les attributs concrets se rattachent au type A, à moins qu'un contexte particulier (p.ex. *ne...que*) n'induisse une lecture intensifiante (cf. 3.3.1) ou une

<sup>37</sup> Rappelons que les noms massifs ne peuvent pas s'accorder avec un sujet pluriel.

métamorphose (3.2.3). Mais ce n'est pas tout. Les attributs concrets font parfois l'objet d'un processus de métaphorisation qui les éloigne de la catégorisation pure et simple. Au fond, comme nous l'avons déjà dit, la métaphore fonctionne, à l'instar de l'inférence intensifiante, comme un mécanisme de résolution de conflits sémantiques, qui explique à la fois le caractère recherché et stylistiquement marqué de la plupart des exemples recensés.

L'analogie entre les deux cas relevant de l'*association conceptuelle* n'est cependant pas complète, comme le montre la syntaxe. Certes, comme nous l'avons dit, on note un net glissement vers *comment* (même si *que* n'est pas tout à fait exclu):

(71) Comment / (?qu') est l'homme? L'homme est loup.

(72) Comment / (?qu') est l'existence? Elle est pur nectar (pour moi).

En plus, la substitution par des adjectifs qualificatifs explicitant les sèmes communs devient possible:

(73) L'homme est loup/méchant/impitoyable/etc.

De même, la négation – polémique – et l'antéposition détachée semblent s'aligner sur le type B:

(74) \*Loup, l'homme cherche toujours à nuire à autrui.

(75) \*Chaque odeur de miel, notre dernier après-midi d'intimité restera gravé dans ma mémoire

Les trois derniers critères sont cependant plus difficiles à évaluer, dans un domaine qui érige la transgression des règles en vertu cardinale. La coordination avec un adjectif qualificatif est difficile:

(76) ??L'homme est malveillant et loup

(77) ??Notre dernier après-midi d'intimité fut inoubliable et chaque odeur de miel.

mais certains adjuvants contextuels la favorisent:

(78) Le cristal de Canterel *serait* pur et silence *parfait* ... s'il n'était ... (ex. emprunté à Noailly, 1991)

Quant à l'accord en nombre, on constate, abstraction faite des cas de neutralisation (p.ex. noms de masse), qu'il est le plus souvent respecté:

(79) \*Les hommes sont loup; \*L'homme est loups

On peut en conclure que l'homomorphie en nombre entre les sujets et attributs concrets comptables peut faire partie de l'analogie instaurée par la métaphore entre le référent sujet et le référent attribut, mais ce n'est pas toujours le cas:

(80) Nos derniers jours ensemble étaient chaque odeur de miel. (ex. forgé d'après un modèle attesté)

En effet, la force expressive de la métaphore peut facilement battre en brèche l'accord en nombre, les frontières entre le concret et l'abstrait ou entre le comptable et le non comptable. Enfin, l'effet provoqué par l'insertion de *ne...que* dans des

énoncés métaphoriques varie d'un exemple à l'autre. Avec des attributs concrets (comptables et massifs), *ne . . . que* a en général un sens *restrictif*:

(81) La gloire n'est que fumée, j'en conviens, mais l'homme n'est que poussière (Robespierre; GoogleF)

mais pas toujours:

(82) Ses yeux n'étaient que braise. (ex. cité par Noailly, 1991).

L'interprétation restrictive/intensive semble dépendre, en définitive, de l'orientation argumentative du rapport métaphorique instauré entre le sujet et l'attribut. *Fumée* et *poussière*, par exemple, correspondent à des concepts 'diminutifs' ('rien de plus que') par rapport à *gloire* et à *homme*. En revanche, *braise* (cf. *des yeux de braise* 'noirs et brillants'; Petit Robert), en parlant du regard, est un concept 'augmentatif'. Bref, à la métaphore peut se superposer une inférence intensifiante, mais pas nécessairement.

En quoi, finalement, le nom nu diffère-t-il du SN plein correspondant, qui, en cas de métaphorisation, tend lui aussi vers *comment?* Intuitivement, l'absence de déterminant rend la métaphore encore plus intense. En effet, l'analogie évoquée ne passe plus par une espèce d'individualisation ou *instanciation* (en termes langackeriens; cf. Lauwers à paraître) du nom attribut (*L'existence est comme du nectar*); on en reste au niveau du concept, ou, plus précisément, de l'intension. Rien ne s'oppose à ce que l'association conceptuelle devienne une véritable fusion conceptuelle. On joue à confondre, comme l'a remarqué très justement Noailly (1991).

#### 4 EN GUISE DE CONCLUSION

L'analyse des emplois nominaux 'productifs' n'est pas une sinécure. Mais aurait-il pu en être autrement? Les exemples qui se rattachent au 'type B' (association conceptuelle) doivent justement leur existence à leur 'irrégularité'. En rupture avec les compatibilités combinatoires, ils ne deviennent possibles qu'à force de métaphores et d'autres implicatures. Or, malgré le caractère littéraire et recherché de la plupart des exemples, et malgré les réticences qu'on éprouve parfois à l'application des tests, il nous a semblé possible de dégager quelques 'régularités'. Ces régularités sont surtout valables, certes, pour les cas prototypiques. Mais même pour les cas intermédiaires, on peut avancer certains facteurs qui en expliquent le statut intermédiaire: le type sémantique des noms impliqués (p.ex. les 'idéalisés concrets'), le caractère générique ou particularisé du nom sujet, ou l'insertion dans un contexte modalisateur (ouverture d'un monde possible).

Du côté du pôle A [+ catégorisation], où aucun calcul inférentiel n'intervient, les choses sont plus claires. Ces emplois se situent dans le prolongement de la construction 'classique' à attribut humain (*Pierre est professeur*).

Ces deux pôles, ainsi que les types intermédiaires, ne constituent en réalité qu'une dimension de l'emploi attributif du nom nu inanimé, dont nous avons esquissé les contours dans l'introduction. Cette diversité se réalise à travers une

multitude de registres, allant du français littéraire et archaisant au français familier, en passant par des discours plus neutres, mais assez techniques. C'est un symptôme à la fois de la puissance (diversité) et de la faiblesse (le caractère marqué) des emplois attributifs du nom nu inanimé.

Adresse pour correspondance:

Peter Lauwers

K.U.Leuven

Faculteit Letteren

Departement Linguïstiek

Blijde-Inkomststraat 21

3000 Leuven

email: [peter.lauwers@arts.kuleuven.be](mailto:peter.lauwers@arts.kuleuven.be)

REFERENCES

- Chevalier, J.-C., Blanche-Benveniste, C., Arrivé, M. et Peytard, J. (1964). *Grammaire Larousse du français contemporain*. Paris: Larousse.
- Curat, H. (1999). *Les déterminants dans la référence nominale et les conditions de leur absence*. Genève: Droz.
- Eriksson, O. (1980). *L'attribut de localisation et les nexus locatifs en français moderne*. Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborg.
- Forsgren, M. (2000). Apposition, attribut, épithète : même combat prédicatif? *Langue française*, 125: 30–45.
- Goes, J. (1999). *L'adjectif. Entre nom et verbe*. Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Grevisse, M. et Goosse, A. (1986). *Le Bon usage*. Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Gross, G. et Valli, A. (1991). Déterminant zéro et verbes supports en moyen français et en français moderne. *Langages*, 102: 36–51.
- Haeseryn, W., Romijn, K., Geerts, G., de Rooij, J. et Van Den Toorn, M.C. (1997). *Algemene Nederlandse Spraakkunst*, 2<sup>e</sup> éd. Groningen/Deurne: Nijhoff/Wolters Plantyn. [2 vols].
- Kleiber, G. (1983). Métaphores et vérité. *LINX*, 9: 89–130.
- Kleiber, G. (1999). Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux. Dans: N. Charbonnel et G. Kleiber (dir.), *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, pp. 83–134.
- Kupferman, L. (1991). Structure événementielle de l'alternance  $\emptyset$ /un devant les noms humains attributs. *Langages*, 102: 52–75.
- Lauwers, P. (2005). *Copular constructions and bare nouns. The recategorization problem and the distribution of semi-copulas*. KULEuven, Departement Linguïstiek, Preprint n°231.
- Lauwers, P. (à paraître). Nous sommes  $\emptyset$  linguistes. Quelques nouvelles pièces à verser à un vieux dossier. *Neuophilologische Mitteilungen*.
- Noailly, M. (1988). L'article zéro côté massif côté comptable. Dans: J. David et G. Kleiber (dir.), *Termes massifs et termes comptables*. Paris: Klincksieck, pp.145–158.
- Noailly, M. (1991). Et tout le reste est littérature. *Langages*, 102: 76–87.
- Picabia, L. (1987). Quand y a-t-il générique? Dans: G. Kleiber (dir.), *Rencontre(s) avec la généricité*. Paris: Klincksieck, pp. 235–260.
- Riegel, M. (1985). *L'adjectif attribut*. Paris: P.U.F.

- Riegel, M. (2005). *Une ancienne chapelle, un pur mensonge, un vague diplôme*: ou quand un simple adjectif modalise le rapport de la désignation nominale. *Cahiers de lexicologie*, 86: 105–129.
- Roodenburg, J. (2004). *Pour une approche scalaire de la déficience nominale: la position du français dans une théorie des 'noms nus'*. Utrecht: Lot. [Lot Dissertation Series].
- Valli, A. (2003). Article zéro et détermination indéfinie en français: approche diachronique. *Verbum*, 25/4: 563–582.
- Valli, A. (à paraître). Les formes d'introduction des noms attribués en français. Etude diachronique. *Recherches sur le français parlé*, 19. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence.
- Flaux, N. et Van de Velde, D. (2000). *Les noms en français. Esquisse de classement*. Gap/Paris: Ophrys.
- Van Peteghem, M. (1993). La détermination de l'attribut nominal. Etude comparative de quatre langues romanes (français, espagnol, italien, roumain). Brussel: Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België.